

AIGLES
ETC.



jeanny lorgeoux, maire, conseiller général
hélène le déan, adjointe à la culture
et le conseil municipal
vous invitent
à entendre ...

AIGLES ETC.

... un concert-lecture
d'après "l'ornithologie
du promeneur" de
dominique meens
éditions allia

PAR
DOMINIQUE
MEENS
ET
FRANCIS
GORCÉ



romorantin
-lanthenay
médiathèque
municipale



18 h 30
vendredi
6 décembre 2002

DOMINIQUE
MEENS

**AUTO PORTRAIT
DU PARADOXAL
GRINCHEUX**

Meens fait ses classes chez les frères dominicains (il a failli devenir prêtre), et engagé dans l'armée (il a été sergent-chef d'artillerie), il s'est aussi, après un passage à l'usine, retrouvé animateur socio-culturel pendant près de dix ans. Meens n'a pas de mots assez durs pour conspuer son ancien métier : « *Toute cette histoire d'éducation culturelle, les centres d'éducation, les MJC, tout ça a été mis en place par le système libéral parce qu'avec le développement des moyens de connaissance, il fallait éviter que de nouvelles classes et de nouvelles générations soient tentées de se cultiver. On a donc créé un système institutionnel d'animation culturelle fait pour barrer le chemin et le dévier, soit du côté du commerce, soit du côté du loisir : aujourd'hui, dans les MJC, on fait soit de la micro-informatique, soit du yoga. Les gens qui y vont en croyant accéder à la culture en ressortent sans savoir lire, aller au cinéma ou visiter un musée, ils sont complètement détruits.* » « *J'ai tout arrêté pour écrire en 85, dit-il aujourd'hui. C'était ça ou devenir complètement fou. Je me suis mis à écrire, pendant dix ans j'ai creusé mon sillon, mais pas spécialement dans le but d'être publié. En fait, c'est ma compagne qui m'a poussé.* »

Les éditions Allia publient alors, avec *l'Ornithologie du promeneur* leur premier auteur vivant. Lorsqu'il parle, on sent chez Dominique Meens une colère quasi-imperceptible dans ses livres. « *J'ai lu Thomas Bernhard, je l'ai relu, je trouve que c'est très bien, mais je ne vais pas jouer les bons élèves en essayant de faire la même chose. Je suis en état de colère permanent. A tel point que les gens qui me connaissent bien m'ont surnommé le paradoxal grincheux. J'ai la réputation de toujours dire le contraire de ce que les autres disent mais la vérité c'est que la plupart des gens, quand ils parlent, sortent des mots sans savoir*

ce que ça veut dire - si bien que ça oblige à des rectifications. Pourquoi faut-il toujours que je trouve à redire sur tout ? Les bouquins, ça doit servir à ça : mettre en cause le langage et les formules toutes faites. C'est quelque chose que l'on essaie la plupart du temps d'oublier. La quasi-totalité des romans qui se publient aujourd'hui sont dénués d'intérêt, justement dans la mesure où ils dressent les gens à une syntaxe toute faite, une certaine manière de parler et de penser qui consiste à ne pas parler, à ne pas penser. La plupart des écrivains ne se posent pas la question sur ce qu'il faut écrire aujourd'hui. On lit Denis Roche, La poésie est inadmissible. On lit ça, et on s'en fout. On lit Melville, Moby Dick, le roman commence par un lexique. On lit ça et on s'en fout. Mais pour quelle raison Melville commence-t-il Moby Dick par un lexique ? Personne ne se pose la question. Peut-être qu'on ne le lit même pas, ce lexique. Et pourtant, si on ne le lit pas, on ne comprend rien à Melville. On lit Kafka qui écrit, par exemple, cette phrase : « Et le monde viendra se tordre devant toi. » Et ça nous passe au-dessus. Les écrivains se plaignent que le monde moderne soit irréprésentable, mais essaient-ils de le tordre ? On a affaire à des romanciers et des poètes qui, à force d'absence de réflexion, finissent par ne plus croire à ce qu'ils lisent et en viennent à déprécier l'objet même de leur travail. Moi j'ai lu Kafka - et je le crois. Je crois en cette phrase de Kafka, je crois que la poésie est inadmissible, je crois aussi qu'elle a pour but la vérité pratique. Quels sont les sens de ces phrases, qu'est-ce que ça nous dit sur la littérature et sur ce que nous pouvons faire aujourd'hui ? Les livres 4 et 5 de l'Ornithologie seront plus précis sur ce sujet. Pour le moment, je suis encore dans des trucs gentils, on se promène avec les oiseaux. Mais bientôt, ça risque de devenir un peu moins sympathique. Il y a des gens qui vont avoir l'impression de ne plus comprendre, de

perdre pied. J'avais une grand-mère qui ne savait pas comment faire pour tuer les poules, alors elle prenait une paire de ciseaux tout rouillés et commençait à farfouiller la gorge à la recherche de la carotide. Ça mettait un temps fou. Eh bien, les livres 4 et 5 auront un côté comme ça, le couteau qu'on enfonce dans la gorge. »

Tout cela, bien sûr, a à voir avec la recherche d'un certain type de posture, que l'on pourrait appeler aristocratique ou, mieux, singulière. « Cette posture qui m'a permis de dire un jour que je ne céderai pas. Et j'ai quitté mon travail et j'ai refusé de récrire mes textes pour les rendre plus conformes aux exigences éditoriales. C'est, si l'on veut, assez proche de l'éthique définie par Lacan, l'éthique du bien-dire. En fait, la posture du canari, c'est la position du sujet. Et quant à se tenir comme on voudrait, comme tout ce système voudrait que l'on se tienne, il n'en est absolument pas question. Bien sûr, c'est dur voire impossible à vivre en permanence. Comme le disait d'ailleurs aussi Kafka : « C'est perdu, et ce ne peut pas ne pas l'être. » Mais cela acquis, ça n'empêche pas d'aller faire son tour de piste. Et au passage de s'efforcer d'avoir une seconde de dignité. C'est cela, la posture. Quelque chose de très classique, au fond on en trouve des échos chez Montaigne, dont les Essais n'étaient pas pour rien l'un des livres de chevet de Bernhard, avec Kafka et Schopenhauer ; on en trouve des échos chez Héraclite, Empédocle, Lucrèce, Spinoza, Pascal ou Nietzsche... Tous ces gens pour qui c'est perdu d'avance... Au fond, ça me fait bien rire, quand je vois le lecteur s'embarquer dans mes petites promenades. De deux choses l'une : soit il va se laisser tomber, soit je parviens à l'agripper d'une manière ou d'une autre - auquel cas il est mal parti... Une lectrice m'avait fait cette réflexion un jour peu après la parution

*du premier - je n'ai jamais été aussi content qu'à ce moment-là.
Elle m'avait dit « Est-ce que, par hasard, vous n'auriez pas
l'intention de nous manipuler pour qu'à la fin, quand on sort de
votre bouquin, on se sente un peu bizarres ? ».*

DE
L'ORNITHOLOGIE
DU PROMENEUR

entretien avec Marc Weitzmann
Les Inrockuptibles n°66

Dominique Meens est un promeneur étonnant, et son projet ne manque pas d'audace pour une première publication : entraîner le lecteur dans une flânerie littéraire et linguistique afin de découvrir la véritable nature des oiseaux. Il faut s'être armé d'impudence pour oser affirmer que « *l'hommage au cog, au dindon, l'hommage à la pintade s'imposent* », comme il est besoin d'étymologie et de littérature pour pénétrer les arcanes ornithologiques !

Mêlant le mythe, la poésie, la fable, le conte, Aristote, Plin l'Ancien, Buffon, pépiements grecs et piallements latins, l'écriture de Dominique Meens imite volontiers le vol de l'hirondelle : alerte, ainsi que confuse ; quant à l'auteur, à trop vouloir parfaire ses roucoulates, il en vient parfois à égaler le corbeau de la fable.

Didier Garcia
Matricule des anges ; 12, 1995

Ce qui surprend, de prime abord, dans cette *Ornithologie du promeneur*, c'est bien sûr son sujet : dire l'oiseau, mais l'oiseau à seule fin d'expliquer l'homme (...)

A l'évidence, il ne s'agit pas d'un roman, pas plus qu'il ne peut s'agir à strictement parler de poésie, mais de quelque chose qui relève à la fois du prosaïque et du poétique.

Revue *Prétexte* ; 21-22

DOMINIQUE
MEENS
L'OISELEUR
PHILOSOPHE

Le projet de Dominique Meens ne manque pas de simplicité : entraîner son lecteur dans l'immense volière du monde pour lui montrer la gent ailée, lui expliquer ce qu'est l'oiseau et lui démontrer que ce dernier, à condition de savoir l'observer, peut en retour expliquer l'homme.

Rien de plus simple en effet. Tellement simple d'ailleurs qu'il lui suffit de quelques riens pour entretenir copieusement son lecteur pendant cent cinquante pages et l'introduire dans l'univers secret des oiseaux : il lui suffit par exemple de recourir de temps en temps à Aristote, de glisser ici ou là quelques phrases éclairantes de son *Histoire des animaux* (dans la langue originale, et sans la moindre traduction, cela va de soi), de convoquer régulièrement Buffon (car faire simple ne dispense pas d'avoir du goût), d'abandonner avec une belle désinvolture quelques bribes bien senties de grec ancien et à l'occasion quelques locutions latines qui ne figurent même pas dans le Gaffiot...

Evidemment, la promenade bucolique n'est pas gratuite : c'est à peine s'il s'intéresse aux oiseaux, car c'est pour mieux accéder à l'humain, et mieux le dévoiler, qu'il s'attaque à la gent plumée. Décrire l'oiseau afin de révéler, par exemple, qu'à l'image du serpentaire, le (ou la) secrétaire attend pour réagir que survienne le message d'une pensée (l'analogie reste facile : l'oiseau s'appela d'abord secrétaire avant d'être baptisé serpentaire).

Tout concourt donc à préparer l'assaut final pour fondre sur l'homme, et révéler une parenté jusqu'alors insoupçonnée. C'est d'ailleurs en cela que Dominique Meens fait oeuvre de novateur : puisque rien de neuf n'avait été dit sur l'oiseau « depuis Buffon » (donc depuis les trente-six volumes de son *Histoire naturelle*

publiés de 1749 à sa mort), il se propose de « *Dire autre chose, dire ce que dit l'oiseau* », pour expliquer l'homme (d'où le titre : *Eux et nous*). On ne ressort pas indemne d'un livre de Dominique Meens mais étourdi, presque honteux de n'avoir pu tout saisir; mais aussi heureux d'avoir été si joliment déniaisé, d'avoir enfin appris l'oiseau et découvert que les volatiles en disent beaucoup plus sur l'homme qu'on ne l'aurait imaginé.

Didier Garcia
Matricule des anges ; 18, 1997

À PROPOS
D'AIGLES ETC.

Voilà longtemps aujourd'hui que Francis Gorgé et moi nous retrouvons autour de ses partitions et de mes pages. Cette fois, je ne chante pas, ni lui n'a sorti sa guitare de son étui pas plus qu'il ne dirige d'autres musiciens. Mais je pense que nous avons approché au mieux de ce que nous désirons.

Les pages que nous avons choisies sont extraites d'un recueil de poèmes consacrés aux rapaces européens. La thématique est claire : de l'air, de l'air, de l'air ! Les partitions de Francis Gorgé suivent les évolutions, les détours, les assauts des rapaces, mais aussi les paysages qui les accueillent.

Fermez les yeux : un aigle survole une cime ; un busard,
des roseaux ; le mila promène sa queue fourchue
le long d'une haie.
Vous y êtes.

Dominique Meens

FRANCIS
GORGÉ

Francis Gorgé, interprète compositeur, directeur artistique et développeur informatique, a fondé en 1976, avec Jean-Jacques Birgé et Bernard Vitet UN DMI - Un Drame Musical Instantané (« *20 000 lieues sous les mers* » à la Péniche Opéra, « *J'accuse* » et le « *K* » avec Richard Borhinger, entre autres créations).

Il monte avec Dominique Meens plusieurs manifestations baroques :

« *Manifestation du 18 mai 79* » (théâtre musical)

« *La Chasse au Snark* » de Lewis Carroll (théâtre musical)

« *45s départ arrêté* » (pyrotechnie)

« *Leçons & choses* », trois cantates pour voix, solistes et orchestre virtuel

Architecte sonore, il s'est approprié le point de vue de Berlioz :

« *Tout objet sonore mis en oeuvre par le compositeur est un instrument de musique* »

LECTURES
EN MUSIQUES

De *l'Ornithologie du promeneur*
de Dominique Meens
à *Aigles etc.*
de Gorgé et Meens

Le promeneur arpente les champs, les plages, les bois.
De ses promenades, il ramène aussi bien des observations
concernant les oiseaux, que du grec, du latin, des feuilles mortes,
des mots d'esprit. Mais surtout « *ce que dit l'oiseau* » quand il
parle de l'homme. Sur sa table, il étale le contenu de sa hotte,
applaudit à ses découvertes. Pourquoi trier, quand on peut tout
donner ? C'est peut-être cette générosité qui donne aux textes ces
allures de pièces détachées. « *Ce qu'il me faudrait c'est un peu de
musique* » se dit le promeneur. Qu'à cela ne tienne, le musicien
est là avec son *Grand Clavier*. Et voici le « *cadre immobile où vous
ouvrez les yeux* ». Et si le promeneur désinvolte vous incite
aujourd'hui à les fermer, cela importe peu : vous y verrez de
toutes façons de vastes ciels, des paysages, des rapaces.

Marlène Soreda

L'ORNITHOLOGIE
DU PROMENEUR
/EXTRAITS

EXPOSÉ AUX INTEMPÉRIES,

le héron dort. Du moins à ce qu'il paraît. Et cette apparition, silhouette malmenée par la bise au bord d'un marais gelé, comment lui faire rendre gorge de son air famélique et hagard, comment la voir glisser du tourment à la sérénité, comment l'entendre se justifier d'une aria dont il faudra tirer parti, comment transformer la contingence en nécessité : comment, cet air, vous l'interpréter ?

L'oiseau n'est pas d'approche difficile. Il est ici posé comme les roseaux qui le dissimulent. Demeurent les rigueurs de l'observation qui, je vous le promets, vous conduiront à saisir l'herméneutique du héron comme le givre vous rougit les oreilles. Je veux dire, pratiquement.

Si l'onglet vous agite, vous pouvez vous retirer, le héron restera immobile.

La caractéristique grâce à laquelle vous reconnaîtrez où que ce soit le héron garanti authentique est la pureté de son immobilité. C'est ainsi qu'il fut introduit dans le monde aristocratique de l'échasse : Son immobilité est impassible. Discrète, ajouterions-nous si son mutisme et sa crispation n'évoquaient la rigidité du cadavre : anglo-saxonne ? Ici néanmoins, nul besoin d'enchantements pour vous faire frissonner. Pluie, vent, brouillard, givre, neige qu'il supporte également y suffisent. Mais qu'un déséquilibre passager lui impose quelques pas maladroits, les ailes à peine entr'ouvertes, les plumes retroussées par le courant d'air, inquiétude et frissons disparaissent, tout devient beaucoup plus supportable.

C'est pourquoi il bouge de temps à autre, puis se replante.

Ni posé, ni planté pourtant, simplement présent, comme une

borne, il est. Il est de ces bornes oubliées, qui ne signifient plus rien, à moins d'en trouver une autre du même genre, un peu plus loin.

Le héron est aussi une statue, sans ostentation. La statue d'un héros - mon dieu, mon dieu, quelle aventure !, - d'un héros sans héroïsme ni haut fait d'armes ou de philosophie. Hérault de l'immobilité, donc silencieux. Statue de sel, on a tout oublié de cet anonyme.

Mais patientons, armons-nous de ses froides vertus, laissons l'apathie nous gagner : dès lors nous apparaîtra le rôle du héron, la signification naturelle du héron. Exposons-nous. Insensibles, poursuivons l'examen de ce marais stupéfait. Qu'un long jeûne s'ensuive et, de cette inaction même, de cette mélancolie qui nous consume, nous amaigrit, extrayons-nous brusquement pour saisir avec violence ce qu'il en est d'une vie de héron. Nous n'aurons pas à craindre si la prise est ferme les derniers soubresauts d'incompréhension. Le héron a du métier, nous aussi.

J'ai découvert cet oiseau et le jalonnement qu'il impose à son territoire dans une île dont le nom, s'il résonne de leur présence, ne leur doit rien du point de vue étymologique. Oléron donc, où l'histoire reprise sans cesse le réseau serré des chemins vicinaux, des talus, des bordures, des haies d'aubépines encadrant les tracés de coquilles d'huîtres pilées ; réseau qui par endroits gagne sur la mer en un maillage redoutable d'écluses, de parcs et de bouchots dont certains ne sont plus là qu'à l'état d'épaves, de signes ambigus, nés, croirait-on, de l'océan lui-même ; où donc l'espace semble totalement livré à la cartographie, à l'inscription, cerné de toutes parts d'un enchevêtrement de lignes, de pointillés, surchargé de sens, et du plus fade si l'on y inclut les inscriptions publicitaires qui régulent les parcours estivaux ; où donc vous suffoquez, Oléron la manuscrite, parcourez-la du point de vue du

héron. Vous y retrouverez votre respiration : c'est que le bornage des hérons est une topographie à la ponctuation aiguë.

Le héron est assurément serein. Comment ne le serait-il pas : le héron, ce héron parle de l'homme et d'un cadastre utopique, d'un cadastre irréductible à l'esclavage, inutile oder nicht-absichtlich, quel renversement de perspective !

A me tenir aussi fermement qu'eux au bord des marais sans autre voisinage que celui des grenouilles qui demandent un roi, le vertige me prend. Il me faudrait ces ailes et ce corps aérien pour retrouver les lieux élevés et inaccessibles où la pensée la moins vagabonde adoucit les coeurs les plus sobres, où l'animal frissonnant, misérable, est délivré des lourds secrets dont chaque veille le poursuit, où l'oiseau solitaire et défiant, - dans ce vol uniforme, - brise là.

Si le temps le permet, j'avancerai que la réserve du héron, son sérieux, sa pudeur, son penchant essentiel à l'analyse et la rétrospection, toutes qualités qui sautent aux yeux de l'observateur, anticipent la fête douloureuse de son accouplement. Où se révélerait sa raison d'être : un goût insoupçonné de l'orgiasme.

Mais chaque matin, quittant la héronnière, ils s'en détournent et très vite ils se séparent, si bien que nous ne les verrons jamais que par deux ou trois, là encore éloignés les uns des autres, repliés déjà sur eux-mêmes, soulignant leur vol mélancolique du trait de leurs longues échasses, se laissant dériver au gré d'un vent transversal et hargneux -

L'AIGLE

L'aigle, l'étendue. De ce qu'elle embrasse. De ce qu'elle s'ouvre infiniment aux ascendances qui la soulèvent. De ce qu'elle décide sans raideur la spirale qui l'emporte. De ce que je choisis l'espace ouvert qu'elle m'indique, plutôt qu'un territoire. Limites qui ne soient pas frontières, limites indéçises peut-être, troublantes. Venues d'elle-même, venues d'elles-mêmes avec l'épuisement d'une rafale. Accueillantes, sans trace aucune, ni marque, ni inscription. Présentes pourtant, disponibles. Une géométrie à l'image du monde.

L'aigle, la levée. Attentive, elle glisse d'un massif à l'autre. Invisible, une ombre très haut dira le promeneur, regard lointain où l'étendue se mire. Appel de l'aigle où se découvrent, ici, la multitude craintive des marmottes ; là, l'errance des chamois, l'exercice périlleux du bouquetin ; ailleurs, la corberaie disciplinée des craves. Dessin chaque jour neuf, apparition sans laquelle la lumière, le soleil ne serait que terreur.

L'aigle, l'approchée. Et, toujours muette, au voisinage de telle lisière, elle passe. Survol rapide, comme négligent, de l'alpage effleuré. Un chevreuil blessé, malade, une marmotte ahurie, un lièvre malingre. Sous la caresse elle devine la brisure, la boiterie. Dans l'ombre comme au contre-jour, elle déloge l'écart, la rupture, l'insignifiant. Un détour, mais lequel puisqu'elle le masque ? Avant d'en surgir, déjà surgie dans l'obscurité de l'ubac, elle fulgure sous la ligne de crête qui l'absente, dans le contour des mélèzes, des épicéas qui la voilent. Elle vient.

L'aigle, l'advenue. Là, l'insignifiant est lié : une proie pour l'aire. Tout aussi bien une touffe d'herbe où piaillait l'animal égaré. Pour nous, son oeil fauve plongé dans le soleil. Une phrase

relevée chez Pline, ignorée de mille autres, où l'allégorie se démontre d'avoir perdu tout soutien. Une phrase perdue, qu'il faudra soupeser avant de l'emporter plus loin, à l'écart, pour calmer notre faim, qui est forte, mais vite apaisée, et pour longtemps :

« *Haliaetus tantum implumes etiamnum pullos suos percutiens subsinde cogit adversos intueri solis radios et, si coniventem umectantemque animadvertit, praecipitat e nido velut adulterinum atque degenerum ; illum cujus acies firma contra steti, educat.* »

L'aigle, tant que ses petits ont encore leur duvet, en les frappant souvent les contraint à fixer les rayons adverses du soleil ; celui dont les yeux dignent et larmoient, il le précipite hors du nid comme bâtard ou mieux, dégénéré ; celui qui fait front d'un regard d'acier, il l'élève.

L'aigle est posée sur la main de Jupiter. Force, courage et tempérance abritent le regard plongé dans le soleil.

Quand le dieu se retire, l'aigle est sans abri. Quand le dieu se retire, l'homme couvre l'aigle d'opprobre. Il masque l'inégal, la singularité, le regard plongé dans le soleil.

Puis il se mire dans l'aigle abandonnée, elle sera cruelle, et massacrée.

L'aigle, la protégée, nous en sommes là.

LA RIEUSE

Que cherches-tu, une phrase.

D'abord un toit gris sans un mot. Les mots plus tard, un sentier parmi d'autres où s'agripper.

Je n'en sors pas. Elles étaient là, j'avais soupçonné qu'elles s'installeraient comme chaque année, au même endroit : elles y étaient. Elles n'y sont pas toute la journée. Le matin.

« Je n'en sors pas » : les premiers mots. Le semblant d'enquête est venu plus tard. « Je n'en sors pas » : des mots sûrement pas, les mots sont venus plus tard, quand tu les as cherchés.

- Oui, quand tu les as cherchées.

L'heure du tutoiement. Ça n'a pas d'ordre, comprenez-vous. Je traîne. Elles traînent. Elles traînent mieux. Comparées, celles qui traînent, traînassent. D'où que je n'en sorte pas.

- Doucement, avec elles, pas à pas, tu l'as noté.

Vu l'endroit. Elles revenues. Un toit sous le ciel gris. Je ne crois pas qu'elle sache lire... - Est-il bête ! - N'empêche, pourquoi ce toit gris. - Là, tu ne traînes plus. Une question d'enfant avant d'aller courir ailleurs, dans les livres, passage d'un monde à l'autre crois-tu, mais tu n'en sors pas.

- Je te l'ai dit.

Je les vois. Englué dans la patience, j'attends l'improbable, que la mélasse trouve enfin le bord de son pot. Un toit gris pourquoi. Sortez-moi de là.

Mais dans la nasse elles aussi puisqu'à traîner.

Voilà, attendre encore, traîner. - Vraiment ?

Jusqu'au jour où toi aussi dans l'étourdissement d'un ciel bleu tu t'enlèves. Soulevé peut-être, et tournoyant tu gagnes le sommet d'une pente où glisser loin du toit gris.

Il fait un vent à décorner les boeufs. Un ciel de traîne promène au grand trot ses nuages en morceaux. Penchés, les arbres habitués se taisent. La rivière est grosse, un saule têtard s'y noie. Les pâtures se prennent pour des lacs. Ici, le Breucq, de l'autre côté, la Claie. De l'autre côté du Wimereux. Des noms, des noms en flopées à vous douer le bec, jetés en paquets d'embruns d'Audrezelles à Licques : Ambleteuse, Clerques, Helvelinghem, Zouafques, le timbre de la voix retrouvée, loin le toit gris.

- Que veux-tu dire ?

- En voilà une question !

Mille mouettes reposées sur la Liane. D'autres mille rassemblés paraît-il au Blanc nez. Nous verrons. Jetons nos filets. Promenons-nous.

L'enfant et moi nous sommes approchés du pont courbés comme des Sioux. Des hauteurs nous les avons repérées, égouttis de laque ivoire sur l'émail épinard. Nous les attendons, adossés au parapet. C'est l'heure, je ne me suis pas trompé, les étourneaux m'ont donné le signal. Envol. La nuit, à deux heures de là, les pousse vers la côte. Le vent déboule de l'estuaire sans rien pouvoir empêcher. En voici une grappe. Nous nous redresserons, tiens-toi prêt. Une rafale, elles glissent vers les bouillons crémeux qui gargouillent sous nos pieds, debout ! Avec elles, parmi elles, le temps d'un état de rire.

Remontées sans un coup d'aile, appuyées sur la bourrasque, nonchalantes, amusées dirait-on, elles avancent, et nous laissent. D'autres sur notre gauche, plus loin sur notre droite, d'autres derrière nous, et nous courons, le souffle coupé vite.

Quand nous trouvons l'arbre couché au travers de la rivière, les prés sont vides. Celles-ci sont vivantes, dis-je à l'enfant, celles du toit gris, mortes. Celles-ci nous méprisent, celles du toit gris nous guettent.

Nous les verrons, sur la vague, ou glisser le long des falaises, nous les verrons reposées sur la Liane. Et toujours, à l'enfant : ici, vivre ; là-bas, mendier. Le promeneur décide : ici, vagabonder ; là-bas, gueuser.

- Tu disais traîner.

Je disais, je dis, je dirai, dit l'enfant (c'est en quoi l'enfant est nécessaire au promeneur, il n'excuse rien, et pardonne tout).

De retour en ville.

Elles ont quitté le toit gris avec le printemps. Elles s'installeront là en novembre, et se ficheront pas mal de mes insultes. Autrefois, nos villes ne les attiraient pas.

Buffon ne mentionne pas le toit gris par exemple. Il leur fallait novembre et la Révolution Industrielle. - Ah ça, en voilà une information ! - Oh, je signale cela pour le lecteur qui ne m'aurait pas encore pris au sérieux.

- C'est tout ?

- C'est tout. Va traîner.

Dominique Meens
Ornithologie du promeneur
Allia, 1995

ORNITHOLOGIQUES

(premier cahier)

La huppe

Voici, elle vient avec les nuées.

Brûlez sentiers, vous serez pistes larges comme des mondes !

Chantez, hêtres et châtaigniers, que le Nil vous abreuve !

Voile-toi village, oasis aux mille puits !

Hommes, nouez les chêches et baissez les yeux,

Oui ! La huppe nous revient avec les nuées

Le dindon

au soleil

l'effroi du dindon

exhibe une redingote ensanglantée

Les corneilles

corneilles - chaque jour

une page est tournée

un ciel neuf paraphé

Le rouge-gorge

Aux heures les moins fraîches des journées
d'hiver arrivait notre voisin.
A table ! s'exclamait-il vivement.
Eh l'ami, répondait-on, midi n'a pas sonné !
Qu'importe, ma serviette est nouée : à table !
Et l'on obtempérait.
Ce rouge-gorge avait, en somme, de l'autorité.

Les pintades

une bousculade de crainte
broie le silence des chaumes
nos pintades vivent éperdument

Les pigeons

l'hiver du boulevard dénombre
au ciel d'une troupe vieillie
les envols présumés des pigeons

La sittelle

Au promeneur oublié, égaré, sans appeau,
L'acharnement crispé de l'oiseau dit sittelle
Qu'un prunier, le tronc nu sous l'averse de grêle,
Subit, éclaircira l'appel du torchepot.

La poule

la poule veut l'oeuf
le coq la coche
vous êtes-vous
moins étrangers ?

Les grues

un vol de grues
pressées d'en finir
bouscule un vent d'ouest résistant
que pensent-elles de nos villes ?
rien

Le rapace

l'espace d'un rapace est incalculable
dit le soleil
qui s'é
croule

Dominique Meens
Eux, et nous
Ornithologie du promeneur Livre III
Allia, 1996

ALLIA
ÉDITEUR

Les éditions Allia ont été créées en 1982. Près de trois cents ouvrages ont été publiés depuis. Quels critères ont déterminé nos choix ? Ou, pour parler la langue commune à ceux qui ont quelques raisons de nous interroger à ce propos : quelle a été jusqu'à présent notre politique éditoriale ?

Nous n'avons initialement publié que des textes qu'aucun éditeur ne souhaitait alors diffuser, ou qu'aucun copyright ne protégeait de l'intérêt du public. Ceux que nous avons simplement réédités n'étaient publiés par personne et parfois depuis fort longtemps. Des ouvrages étrangers, largement accessibles au public partout ailleurs qu'en France, n'avaient jamais été traduits en français. D'autres textes, contemporains, ne trouvaient aucun éditeur disposé à en assurer la publication. Quelqu'un qui nous était peu amical observait qu'en somme, les éditions Allia publiaient « ce qu'elles pouvaient ». C'est bien vrai. Mais, dans les conditions présentes, qu'un ouvrage puisse être largement diffusé ne nous a pas paru un critère suffisant d'excellence, ni inversement. Si bien que cette contrainte que nous avons acceptée n'était peut-être pas tout à fait défavorable. Depuis plus de quinze ans, les éditions Allia ont donc publié « les autres choses ».

Parmi les ouvrages que personne ne trouvait bon d'éditer, nous avons naturellement choisi ceux qui nous ont plu : pour les informations qu'ils nous ont apportées sur leur époque et sur la nôtre, pour les conclusions qu'ils en ont tirées, pour leur sensibilité particulière manifestée à cet égard, pour la forme aussi que leurs auteurs ont cru bon de leur donner. Bien sûr notre goût personnel est un critère éminemment subjectif, qui ne saurait, pas plus que le précédent, garantir l'intérêt général d'un livre. Toutefois, nous ne nous illusionnons guère sur l'originalité de nos goûts, qui se

sont formés dans un mode de vie malheureusement commun à beaucoup de nos contemporains, de même que certaines de nos aspirations à en changer. Il est donc tout naturel que nos choix subjectifs rencontrent ceux de lecteurs pour lesquels nous publions; et cela nous convient.

Nous pouvons ajouter une remarque. Beaucoup de textes publiés - ici et jusqu'alors peu connus - renvoient à des ouvrages tout aussi mal connus d'autres pays ou d'autres époques. Vittorio Alfieri renvoie à John Donne, Giuseppe Rensi à Leopardi, les textes présituationnistes à des documents dadaïstes, Bounan à Marcile Ficin et à Paracelse, etc. Il semble qu'en tirant sur un de ces fils peu voyants, on fasse venir tout une pelote qui serait en quelque sorte sous-jacente à la culture la plus commune. Cette « autre chose », qui donne une certaine cohésion à l'ensemble de nos publications pourrait bien concerner aujourd'hui une partie de nos contemporains.

Avertissement au lecteur
Catalogue Allia 2002

DOMINIQUE
MEENS
/ BIBLIOGRAPHIE

- *La Noue dérivée suivie du pic*
/ ill. par Pierre Ardouvin.

Montreuil : Folies d'encre, 1989. - 129 p.

Deux textes, deux itinéraires dans les quartiers d'une banlieue, et le refus d'un point de vue nostalgique ou apocalyptique sur les lisières de l'univers urbain.

- *Ornithologie du promeneur, Livres I et II*
Paris : Allia, 1995. - 139 p.

Dans la lignée de Pline l'Ancien, de Buffon et, plus proche, de Francis Ponge, l'auteur offre une série de variations sur nos oiseaux : sous forme de contes, de fables, de dialogues, le promeneur nous ouvre un monde encore ignoré.

- *Eux et nous : Ornithologie du promeneur, Livre III*
Paris : Allia, 1996. - 142 p.

D. Meens continue son exploration toute personnelle du monde des oiseaux en empruntant de nouveaux sentiers littéraires.

- *Dix / La Démonstration du grèbe*

Paris : Bernard Grasset-les Inrockuptibles, 1997. - 230 p.

- *Poursuivons : Ornithologie du promeneur, Livres IV et V*
Paris : Allia, 1998. - 205 p.

• *Le Christ et la femme adultère*
/ Dominique Meens, Joseph Caillot, Joséphine Le Foll.
Paris : Desclée De Brouwer, 2001
148 p. - 4 p. de pl.
(Triptyque)

Un épisode biblique fondamental présenté
par un écrivain, un exégète et un historien de l'art.

Et à propos de
Dominique Meens, on lira

• « *L'oiseau pris au mot* »
Commentaire de Jean-Pierre Richard,
in : *Essais de critique buissonnière*
(référence à « *Ce très-petit oiseau* »,
Ornithologie du promeneur L.III: Eux et nous)
Gallimard, 1999

Ouvrages disponibles à la médiathèque

FRANCIS
GORGÉ
/ DISCOGRAPHIE

• *Paysage Départ*
Orchestra international (In situ), 1993 - 1 CD

• *Un Drame Musical Instantané : Le K*
Orchestra international (GRRR), 1993 - 1 CD
Texte de Dino Buzatti ; compos. par Bernard Vitet,
Jean-Jacques Birgé, Francis Gorgé ;
Raconté par Richard Bohringer

• *Un Drame Musical Instantané : Kind Lieder*
Orchestra international (GRRR), 2002 - 1 CD

**Depuis 1993
La Médiathèque
a déjà reçu**

Des écrivains

Marieke Aucante
Pierre Aucante
Benoît Auffret
P. Autin-Grenier
S. B. Supervielle
Xavier Bazot
Zéno Bianu
Jean-Noël Blanc
Jacques Borel
Thierry Bouchard
H. Bouchardeau
René de Ceccatty
J.- Pierre Chambon
Didier Daeninckx
S. Delaigue-Moins
Patrice Delbourg
J.-Pascal Dubost
Guy Durliat
Antoine Emaz
Thierry Fourneau
François Garnier
Anna Gavalda
J.- Pierre Georges
Laurent Girerd

Guy Goffette
Jean-Paul Goux
Geneviève Hélène
Eric Holder
Michel Houellebecq
J.- Marie Laclavetine
Dominique Lemaire
Georges Méryllon
Vincent Ravalec
Jean Ristat
Lydie Salvayre
Annie Saumont
Jacques Serena
Dominique Sigaud
Françoise Simonet
Patricia Sustrac
Michel Valmary
André Velter
Sylvaine Zaborowsky

Des comédiens

Claude Antonini
Nathalie Bauchet
Laetitia Benasouli
Fabrice Bisson
Y.-Jacques Bouin
Laurence Cazaux
Georges Charlet
D. Charpentier
Hervé Colin
E. Constant
Maïté Cotton
Barbarie Crespin
Christine Culerier
Annabel de Courson
Rodolfo de Souza
Delphine Dufour
Philippe Faure
Florent Founès
François Frapier
Antoine Girard
D. Grandmougin
Hélène Hardouin
Martine Héquet
Anne Houdy
Raül Indart-Rougier
Jacques Lambour
Susana Lastreto
Renn Lee
Dominique Lemaire
Françoise Le Meur
Henri Mariel
Marilu Marini
Isabelle Mestre

Philippe Muller
Didier Niverd
Loïc Pagé
Pénélope Perdereau
Marc Roger
Marie Roosen
Jean Soumagnas
Claude Vercey
Jean-Marie Villégier
Michel Vivier
Denis Wetterwald

Des compagnies

Atelier 360°
Canta Claro
Champ de l'Alouette
Cie Clin d'oeil
Cie des 3 coups
Collectif Impulsion
Frasil
Cie des champs
Théâtre Goblune
Cie du Hasard
Cie La Poursuite
Cie Reflex-Son
Rencontres pour lire
Sub'Théâtre
Théâtre-Découverte-
La- Verrière
Théâtre de l'Entr'Acte
Théâtre pour de Vrai

Des éditeurs

Gérard Bobillier,
Editions Verdier
Thierry Bouchard,
Théodore Balmoral
H. Bouchardeau,
HB Editions
Louis Dubost,
Le Dé Bleu
Gérard Fabre,
Cadex
Dominique Gaultier,
Le Dilettante
A.-Claude Gicquel,
Contre-Vox
Thierry Guichard,
Le Matricule
des Anges
Viviane Hamy
Jean Le Mauve,
Editions de l'Arbre
J.-François Manier,
Cheyne éditeur
J.-Jacques Sergent

Des musiciens

Jean-Paul Auboux
Marie Bersoux
Jean-Louis Matinier
Gérard Pierron
Jean-Luc Ponthieux
Serge Teyssot-Gay
Vincent Viala

**Des peintres /
plasticiens**

Jean-Gilles Badaire
Vincent Gagliardi
David Morichon

Un vigneron

Christian Tessier

A lu

Louis Aragon	La Rochefoucauld
Béatrix Beck	H.P. Lovecraft
P.-Jean de Béranger	Marcel Métivier
Jackie Berroyer	Henri Michaux
Ambrose Bierce	Patrick Modiano
Pierre Bourdieu	Marie-Aude Murail
Lionel Bourg	Molière
Louis Brauquier	Marc-Edouard Nabe
Louis Calaferte	Gérard de Nerval
Jean Cassou	Dorothy Parker
Chaval	Isabelle Pinçon
Colette	René Pons
Corneille	Jacques Prévert
F. de Cornière	Nathalie Quintane
Raymond Cousse	Racine
Gaston Couté	Jacques Réda
Robert Desnos	Jules Renard
Chris Donner	Jean-Michel Ribes
Max Elskamp	Rainer Maria Rilke
M. Fernandez	George Sand
Gustave Flaubert	Madame de Scudery
Christophe Galland	Hermann Ungar
Pierre Gripari	Paul Valéry
Françoise Hân	Gilles Vidal
Daniil Harms	Tanguy Viel
Bohumil Hrabal	Mme de Villedieu
Georges Hyvernaud	Léon Werth
Max Jacob	
Frigyes Karinthy	
Philippe Lacoche	
Mme de Lafayette	
La Fontaine	



Illustration de couverture :

Laura Bour, *L'aigle*

Gallimard (Mes premières découvertes ; 45), 1993